Les stratégies d'exil de Louis-Napoléon Bonaparte, de la mémoire de Sainte-Hélène à la captivité de Ham

Juliette Glikman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5710>

DOI : 10.4000/cdlm.5710

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 37-46

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Juliette Glikman, « Les stratégies d'exil de Louis-Napoléon Bonaparte, de la mémoire de Sainte-Hélène à la captivité de Ham », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5710> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5710>

Les stratégies d'exil de Louis-Napoléon Bonaparte, de la mémoire de Sainte-Hélène à la captivité de Ham

Juliette GLIKMAN

Profession : « Prince français en exil ». Telle est la qualité que s'alloue avec provocation Louis-Napoléon, face à la Cour des Pairs qui instruit son procès. Louis-Napoléon n'a jamais oublié qu'il était né, en 1808, au milieu du faste de la cour impériale. C'est le premier prince à naître dans la famille impériale depuis la proclamation de l'Empire. Napoléon est son parrain, et l'enfant n'est baptisé qu'au retour de l'empereur, le 4 novembre 1810, dans la chapelle du palais de Fontainebleau. Lors des Cent-Jours, Hortense rejoint Napoléon aux Tuileries. L'empereur a besoin d'un entourage féminin, Hortense tient le rôle de maîtresse de maison, ses fils vivant au plus près du souverain. Des anecdotes, apocryphes ou invérifiables, étayaient cette intimité entre Louis-Napoléon et son oncle, qui aurait reconnu en lui « l'espoir de [sa] race ». Le 18 juin 1815 allait conduire Hortense et ses deux fils sur la route de l'exil, « vingt ans de souffrances et de chagrins », selon les propos de Louis-Napoléon¹. Hortense, suspectée d'avoir participé au complot du retour de l'Île d'Elbe, part pour la Suisse. Cette errance est sanctionnée par la loi du 12 janvier 1816, qui frappe d'exil perpétuel les Bonaparte.

Louis-Napoléon va être élevé dans la mémoire de son oncle. Sa mère, qui veillait à l'éducation de son fils cadet, l'entretint dans le culte du grand homme :

Une mère, un enfant, tous deux déshérités
De leur royal palais, contemplaient, abrités
Sous le chaume étranger l'homme dont la puissance
À leur trône entr'ouvert avait donné naissance².

Elle transforma sa demeure sur les bords du lac de Constance en un musée dédié à l'« homme qui avait fait sa vie ». Entouré d'anciens compagnons de Napoléon, Louis-Napoléon se faisait raconter par Gourgaud ou Bertrand les années d'exil de l'empereur. À la parution du *Mémorial de Sainte-Hélène*, publié en 1823, il en apprend des passages entiers par cœur. L'immersion de Louis dans l'univers napoléonien ne se limite pas à l'épopée impériale, mais s'alimente de l'exil de Sainte-Hélène, qui nourrit sa perception des idées napoléoniennes. Sa foi indéfectible en sa destinée s'enracine également dans sa propre expérience de l'exil.

1. Frédéric Briffault, « Protestation », 22 mai 1841, *Le Prisonnier de Ham*, Paris, Plon, 1849, p. 44.

2. Siméon-Chaumier, *Napoléon III. Odyssée*, Paris, Moquet, 1854.

La pensée napoléonienne, une mémoire de bannis

De façon assez paradoxale, Louis-Napoléon évoque sa relation à l'exil alors même qu'il est de retour sur le sol national. À la chute de Charles X, Louis-Napoléon avait espéré pouvoir rentrer en France, mais les lois d'exil sont maintenues. Ne se satisfaisant nullement de sa situation, Louis-Napoléon accompagne son frère dans ses projets d'insurrection en Italie. Grâce à sa mère, il réussit à échapper à l'armée autrichienne, et se réfugie en France. C'était la première fois, depuis la chute de l'Empire, qu'il revenait dans sa patrie. De ce premier séjour, Louis-Napoléon retire la conviction de la profondeur des sentiments napoléoniens. Résident à l'Hôtel de Hollande, rue de la Paix, il assiste, impressionné, aux manifestations qui se déroulent spontanément autour de la colonne Vendôme, à l'occasion du 5 mai 1831, jour anniversaire de la mort de l'empereur. Il surévalue l'attente dynastique, confondue avec un sentiment bonapartiste très diffus et beaucoup plus complexe. Sa vie d'exilé, en Suisse, en Italie et à Londres, contribua à l'éloigner des réalités de la vie politique française. C'est cette évaluation mal comprise qui le conduisit à entreprendre deux tentatives de renversement de la monarchie de Juillet, l'une à Strasbourg, en 1836, et la seconde à Boulogne, en août 1840.

En 1840, le projet de translation des cendres de Napoléon exacerbe la fièvre populaire envers le passé impérial. Rémusat, ministre de l'Intérieur, reconnaît à la Chambre la légitimité du règne de Napoléon : « Il a été empereur et roi ; il fut le souverain légitime du pays ». Face à cette captation de la légende, Louis-Napoléon s'attache à ne pas se laisser oublier du public. Il publie en 1840, datée ostensiblement de Londres, *L'Idée napoléonienne*, qui en appelle aux souvenirs de l'Empire comme fondement de la France moderne. Le chaos social, l'errance politique que subirait la France, sont attribués au mépris d'une monarchie demeurée aveugle aux intérêts populaires. La médiocrité de la pratique gouvernementale, conduite par la « corruption » et le « mensonge », est opposée à la cause napoléonienne, tournée vers la grandeur nationale et la ferveur populaire. Bien plus, la mémoire napoléonienne sortira ressourcée par l'exil de son fondateur. Ce n'est pas le Napoléon chef de guerre qui est sollicité, mais l'exilé de Sainte-Hélène. Non plus l'empereur des rois, mais le demiurge aux origines du monde moderne. Les souffrances de l'exil sanctionnent la prescience du politique, dans une réflexion empreinte de culture chrétienne. La pensée napoléonienne, qui triomphe de l'exil pour hanter les mémoires des Français, témoigne d'une cause qui dépasse l'homme d'exception, pour incarner les attentes de tout un peuple : « Les grands hommes ont de cela avec la Divinité, qu'ils ne meurent jamais tout entiers. Leur esprit leur survit, et l'idée napoléonienne a jailli du tombeau de Sainte-Hélène, de même que la morale de l'Évangile s'est élevée triomphante malgré le supplice du Calvaire »³. Haussée au niveau d'une « foi politique », décrite comme un « fluide » prêt à sanctifier l'âme populaire, cette pensée napoléonienne est le produit d'un double exil : celui de l'empereur et celui de l'héritier de son nom et de sa pensée.

3. Louis-Napoléon Bonaparte, *L'Idée napoléonienne*, *Œuvres complètes*, Paris, Plon, 1869, t. I, p. 7.

Dans les *Lettres de Londres*, écrites par Persigny sous l'œil de Louis-Napoléon, la neuvième lettre, sous couvert d'un parallèle entre Napoléon et César, permet d'approfondir sa dimension de prétendant. La proscription de la famille impériale par des notables ingrats est mise en parallèle avec l'exil d'Octave sur les côtes d'Épire, où il cultive sa fidélité au grand homme défunt :

Le jeune César languit, proscrit loin de Rome, en proie à la douleur et aux regrets ; mais son âme ardente aspire à venger la mémoire outragée de son oncle [...]. Ses parents, ses amis le supplient de rester en exil, de ne pas revendiquer l'héritage du grand homme. [...] Mais le jeune Octave repousse ces conseils pusillanimes [...]. Ainsi donc le jeune Octave ose seul et sans appui entreprendre la grande mission de continuer l'œuvre de son oncle. Proscrit et condamné par des lois iniques, il ne craint pas de braver ces lois et de partir pour Rome⁴.

La proscription des Napoléonides prolonge celle de Napoléon à Sainte-Hélène. Pire encore, puisque l'exil de l'empereur était ordonné par les puissances étrangères, jalouses de la Grande Nation. Tout au contraire, celui des Napoléonides est perpétré par une dynastie qui s'est placée sous l'égide de la souveraineté nationale.

Ce travail de propagande, conduit depuis l'Angleterre, était censé préparer la prise de pouvoir. Mais la tentative de débarquement faite à Boulogne en 1840 se révéla particulièrement piteuse. Contraint à la retraite, mitraillé par la garde nationale, Louis-Napoléon est fait prisonnier. Les caricaturistes ne se privèrent pas de mettre en scène le héraut de la légitimité impériale qui, avide de rejouer le vol de l'Aigle, reste écrasé sous un chapeau trop grand pour lui. Face à la Cour des Pairs, Louis-Napoléon exprime surtout son émotion d'avoir bravé les lois d'exil, ses souffrances se transmuant en tribut exigé par les vainqueurs :

Pour la première fois de ma vie, il m'est enfin permis d'élever la voix en France et de parler librement des Français. Malgré les gardes qui m'entourent, malgré les accusations que je viens d'entendre, plein des souvenirs de ma première enfance, en me trouvant dans ces murs du Sénat, [...] je ne puis croire que j'ai ici besoin de me justifier.

Le ridicule de l'expédition de Boulogne est évacué, alors même que Louis-Napoléon reprend à son compte l'héritage de Waterloo :

Je représente devant vous un principe, une cause, une défaite. Le principe, c'est la souveraineté du peuple ; la cause, celle de l'Empire ; la défaite, Waterloo. Le principe, vous l'avez reconnu, la cause, vous l'avez servie, la défaite vous voulez la venger⁵.

Son propre exil, ordonné par le pouvoir issu des Trois Glorieuses, est placé en contrepoint de l'exil de Napoléon, poursuivi par la haine des rois coalisés.

4. Victor-Fialin de Persigny, *Lettres de Londres*, Paris, Levavasseur, 1840, p. III-III2.

5. Déclaration de Louis-Napoléon devant la Cour des Pairs, séance du 28 septembre 1840, Archives nationales (désormais Arch. nat.), CC 766, 270/17-18.

De la proscription à l'enfermement, les deux cercles de l'exil

Désormais, cette terre natale tant rêvée se révèle hostile : « Enfin, je l'ai revue cette Patrie après laquelle mon cœur soupirait depuis vingt ans, comme l'enfant soupire après sa mère. Je les ai revus, ces compatriotes, but constant de mes affections. Et je trouve une prison, des juges et des geôliers ! »⁶. Ce sentiment d'étrangeté opposant la terre d'accueil, devenue familière, et le sol maternel, brusquement inhospitalier, est précocement présent dans les écrits de Louis-Napoléon. En effet, les temps d'exil lui furent plutôt doux. Il côtoyait la société aristocratique, avait pour amis le duc de Bedford, le marquis de Londonderry, les comtes de Durham et de Chesterfield, se trouvant souvent le centre des fêtes où il se rendait. Vu de France, la dureté des lois d'exil est toute relative, et certains vieux bonapartistes ne se privent pas de reprocher au neveu de l'empereur sa trop grande connivence avec les vainqueurs de son oncle. La veille du débarquement de Boulogne, Louis-Napoléon contemple avec regret le paysage de sa chambre. Les sons, les objets de la vie londonienne sont devenus son environnement familier, et il éprouve un sentiment de déchirement à l'idée de cette séparation :

Le 3 août 1840, je me levai de meilleure [heure] que de coutume, j'ouvris ma fenêtre et je me mis à contempler avec un sentiment tout nouveau les objets qui frappaient mes regards. La maison que j'avais louée était dans Carlton Gardens, un des plus beaux quartiers de Londres ; de la fenêtre de ma chambre à coucher, je voyais Saint-James Park avec ses beaux arbres et ses belles pièces d'eaux, [...] et j'entendais surtout le son encore plus pittoresque, c'étaient les deux Tours de Westminster qui se détachaient en blanc grisant sur l'horizon nébuleux. [...] Ces objets que j'avais vus si souvent sans les admirer, je les admirais maintenant [...]. Cependant l'idée me vint qu'il était indigne de moi de sembler regretter un pays étranger lorsque j'allais [revenir dans] ma patrie⁷.

Durant sa captivité, la terre de l'enfance à laquelle il pense avec nostalgie, c'est bien le domaine de la reine Hortense, en Suisse, ou encore la demeure paternelle, en Italie, et non les Tuileries des Cent-Jours, dont il n'a nulle mémoire :

Et certes, parfois, lorsque regardant le ciel, je vois des barreaux qui interrompent la vue, lorsqu'au bout du cinquantième pas fait en ligne droite un homme me barre le passage, ou lorsque le papier qui renferme l'expression de sympathie d'un ami m'arrive tout ouvert, tout se brise. Ah certes, alors, je me surprends à regretter et le lac et les montagnes où j'ai passé mon enfance, et les bords de l'Arno où languit mon vieux père ou les bords de la Tamise où pour la première fois j'ai été libre sans police, sans surveillance⁸.

Se met également en place un jeu de miroirs entre la proscription, souffrance subie, et la prison, souffrance consentie dans l'espoir de se réapproprier la terre natale. À plusieurs reprises, Louis-Napoléon rend public son refus de toute évasion et son dédain de toute mesure de grâce. Ainsi écrit-il en 1843 à Vieillard, l'an-

6. Louis-Napoléon Bonaparte, *La Captivité*, s. d., Arch. nat., 400 AP 40.

7. *Id.*, *Impression d'un prisonnier*, s. d., Arch. nat., 400 AP 40.

8. *Id.*, *La Captivité*, *op. cit.*

cien précepteur de son frère : « Si l'on m'offrait l'exil en échange de la situation qui m'est faite actuellement, je repousserais une semblable proposition, parce que ce serait, à mes yeux, une aggravation de peine. Plutôt être pris en France que libre à l'étranger ! ». Détresse du banni, dont le seul asile envisageable se trouve être le « sombre donjon » de Ham : « Je remercie le ciel de m'avoir donné comme refuge, après tant d'épreuves cruelles, une prison sur le sol français⁹. Le bonheur d'être en France apaise les peines de l'enfermement :

Heureusement, l'amour de la patrie chasse de mon cœur toutes les faiblesses humaines. [...] De ces souvenirs, de ces rêves, une idée me réveille : cette idée c'est d'être en France ! Elle change tout à mes yeux. Je ne vois plus les barreaux, ni murs, ni police [...]. Je plains les hommes qui ne comprennent pas ce sentiment [...]. Ils ne comprennent pas qu'une idée, ce reflet de l'esprit divin, puisse rendre l'obscurité moins obscure, le malheur moins grand. Hélas, ils n'ont jamais eu subi les peines de l'exil, ils ne savent pas que hors de la patrie, jamais le jour ne peut offrir ce ciel¹⁰.

Le temps d'emprisonnement est mis au service d'une stratégie politique. L'exil extérieur et l'exil intérieur, expériences incommunicables, sont traduits sur le mode commun du martyr. C'est le constat d'un texte rédigé au fort de Ham, *L'Exil*. L'exilé prend les traits du Caïn des temps modernes, le réprouvé dont toutes les actions sont vouées à malédiction, selon une lecture pénétrée de rhétorique romantique. Le contact de l'exilé « semble porter la contagion, [son] baiser est comme le souffle du désert, qui dessèche tout ce qu'il touche ». Paria, l'exilé est condamné au silence et à l'oubli. Loin du foyer domestique, il est voué à une mort solitaire :

Malheur à ceux qui, ballotés par les flots de la fortune, sont condamnés à mener une vie errante, sans attrait, sans charme et sans but, et qui, après avoir été de trop partout, mourront sur la terre étrangère¹¹.

Louis-Napoléon use des mêmes termes pour décrire la proscription et l'emprisonnement. Aux épreuves de l'exil, succède le malheur d'une prison destinée à éteindre la foi politique : « De tout cet empire immense qui embrassait le monde, voilà tout ce qu'il reste, un tombeau et une prison. Un tombeau pour prouver la mort du grand homme, une prison pour faire mourir sa cause »¹². Perçue comme « une mort de consommation, lente et hideuse, qui vous mine sourdement et vous conduit sans bruit et sans effort à un tombeau désert », la proscription est d'abord une forme d'enfermement : « Dans l'exil, l'air qui vous entoure vous étouffe et vous ne vivez que du souffle affaibli qui vient des rives lointaines de la terre natale »¹³. L'emprisonnement fait traverser des tourments similaires, à travers une douleur plus directement physique. Le mépris envers le proscrit, abandonné sur une terre étrangère, est désormais remplacé par le silence de la garnison : « Durant

9. *Id.*, *Fragments historiques. 1688 et 1830, Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 238.

10. *Id.*, *La Captivité, op. cit.*

11. *Id.*, *L'Exil, Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 403-404.

12. *Id.*, *La Captivité, op. cit.*

13. *Id.*, *L'Exil, op. cit.*, p. 401.

les premiers mois de ma captivité, toute espèce de communication avec le dehors m'était interdite, et, au-dedans, j'étais astreint à l'isolement le plus complet»¹⁴. Le proscrit est le «vrai paria des temps modernes», qui doit se rendre inaccessible aux émotions qui l'assaillent, sous peine d'avoir le cœur brisé par l'injustice de ses contemporains : «Ne te laisse jamais aller à un épanchement de cœur, à des entraînements sympathiques qui tendraient à te rappeler au souvenir de tes compatriotes ; ils viendraient, l'injure à la bouche, te demander de quel droit toi, l'exilé, tu oses venir exprimer une opinion sur les affaires de ton pays»¹⁵. Le prisonnier politique est, quant à lui, comparé à l'«excommunié au xvi^e siècle», que chacun fuit. Son contact, son souffle même, semblent maudits, et tous s'écartent comme si ce malheur était contagieux : «Un tel système de terreur a été mis en œuvre dans la garnison et parmi les employés du château, au point que nul n'ose lever les yeux sur moi»¹⁶.

Ayant bravé les lois d'exil, Louis-Napoléon se revendique de son emprisonnement pour en appeler à la souveraineté populaire, dont il se réclame doublement. D'abord par sa naissance : «La souveraineté du peuple a fait mon oncle empereur, mon père roi, et m'a fait prince français par ma naissance»¹⁷. Mais également par son *martyre*. En endurant ces souffrances, l'héritier de l'empereur se trouve en droit de rentrer en possession de son héritage. Le château de Ham est ainsi mué en terre d'exil de la nation tout entière, tombeau destiné par les puissants à faire taire la voix populaire : «Ils ont beau dire que vous fûtes un météore qui ne laisse pas de traces ! Ils ont beau nier votre gloire civile ; ils ne nous déshériteront pas !»¹⁸. Son enfermement révèle le bannissement d'une idée conservée avec vénération par la mémoire populaire. La prison d'État se fait berceau de la seconde légende napoléonienne, visant non plus à l'établissement de l'égalité civile, mais à la conquête de la souveraineté populaire, dont la monarchie de Juillet aurait dépouillé la France.

Le Ham, «Sainte-Hélène sur Somme» ?

Le fort de Ham lui-même est objet de mise en scène, qui le transforme en terre d'exil. La forteresse était connue des contemporains, avant même l'emprisonnement de Louis-Napoléon. En 1830, la prison d'État avait enfermé quatre des ministres de Charles X, signataires des ordonnances de Juillet. L'extérieur de la forteresse était familier des lecteurs de journaux, par nombre de gravures. Il n'empêche que l'intérêt pour le site fut décuplé par l'enfermement de Louis-Napoléon.

La citadelle était de forme rectangulaire, flanquée de quatre tours rondes à ses angles. Les murs étaient impressionnants, d'une élévation de 16 mètres. La tour

14. Frédéric Briffault, «Protestation», 22 mai 1841, *Le Prisonnier de Ham*, *op. cit.*, p. 45.

15. Louis-Napoléon Bonaparte, *L'Exil*, *op. cit.*, p. 402.

16. Frédéric Briffault, «Protestation», *op. cit.*, p. 46.

17. *Ibid.*, p. 44.

18. Louis-Napoléon Bonaparte, «Aux mânes de l'Empereur», citadelle de Ham, 15 décembre 1840, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 1, p. 437.

du Connétable était la partie la plus importante du château, construite par le comte de Saint-Pol, au ^{xv}^e siècle. Elle est décrite comme « une masse imposante de pierres et de grès, unis par un ciment impénétrable »¹⁹. Déjà en août 1831, M. de Peyronnet décrivait cet environnement lugubre, aux miasmes néfastes à la santé, lignes reproduites dans la *Quotidienne* : « La prison de Ham est fort mal établie et malsaine. Elle est entourée de terres basses et marécageuses. Les brouillards l'enveloppent la moitié du jour. La promenade consiste en un bout de rempart d'une trentaine de toises, où deux personnes, sans plus, peuvent marcher de front, et du pied duquel s'élèvent continuellement des exhalaisons infectes ». Louis-Napoléon reprend ce type de description, en insistant sur l'isolement d'une citadelle cernée d'eau, caressant le parallèle avec Sainte-Hélène.

L'ensemble était en piteux état en 1840, « bâtiment froid, bas, humide, presque adossé aux remparts extérieurs dont le voisinage intercepte à la fois l'air du dehors et la lumière du jour ». En fait, les conditions de détention, initialement rudes, bénéficient d'une nette amélioration au bout de quelques mois. Louis-Napoléon était logé à l'étage. Son logement se composait de deux pièces, complétées d'une troisième en 1842, servant de laboratoire. Le cabinet de travail bénéficia de nombreuses reproductions. L'obédience napoléonienne du lieu est alors fortement accentuée, un buste de l'empereur et un portrait d'Hortense sont nettement visibles, complétés par une bibliothèque où se devinent des statuettes de soldats de la Garde.

Louis-Napoléon exalte sa présence sur le sol natal, défi aux lois d'exil, et déclare à une correspondante britannique : « Je trouve dans l'air natal [...] et dans le calme de ma prison un charme indéfinissable que ne m'avaient jamais causé les plaisirs et la liberté dont je jouissais en terre étrangère ». Le captif écrit sur les murs de sa chambre une maxime censée guider ses actions et montrer sa foi en sa destinée : « La cause napoléonienne est la cause des intérêts du peuple, elle est européenne ; tôt ou tard elle triomphera ». L'emprisonnement lui permet de mobiliser l'attention des contemporains, par une habile exploitation, Louis-Napoléon s'y montrant méditant son avenir politique : « Si le prisonnier du Ham fut dominé par les événements, il sut bien prendre sa revanche et, à son tour, rester maître du champ de bataille. Captif, il oublia les liens qui l'enchaînaient, et libre par la pensée, il s'élança dans le vaste champ clos des sciences, où ni gardes, ni calomnies ne pouvaient entraver ses pas »²⁰.

Après l'impuissance de la proscription, l'emprisonnement lui permet de reprendre l'avantage dans le champ de l'action politique. La figure napoléonienne, depuis la Restauration, était associée à l'image de la transgression, fondée sur la promotion des qualités individuelles. Par son emprisonnement, Louis-Napoléon se situe dans cette filiation, en affichant sa capacité à braver la réalité des murs qui l'enferment, pour faire triompher son idéal. Jouant sur la mémoire de Sainte-Hélène, il met en scène son enfermement pour correspondre à la figure napoléonienne dessinée depuis 1815. Le neveu de l'empereur s'émancipant des contraintes

19. Paul Decagny, *Ham et ses environs*, Paris, Res Universis, 1990 [1867], p. 61.

20. Frédéric Briffault, *Le Prisonnier de Ham*, op. cit., p. 57.

de l'exil pour élaborer, du fond d'une prison d'État, un programme social, était en parfaite adéquation avec l'image du Napoléon étendard de la sédition sociale, propagée depuis 1815 : « Les murs d'une prison d'État se ferment sur lui ; mais sa croyance en l'avenir ne s'éteint pas : il étudie, il espère, il attend »²¹.

Le prisonnier du Ham, défenseur des exclus

Le Ham est l'occasion d'un basculement, favorisant la prise de conscience de la cause populaire. Avant 1840, les écrits de Louis-Napoléon portaient sur des réflexions idéologiques. Ses opuscules visaient à montrer la permanence de la cause napoléonienne, au-delà de la figure historique de Napoléon. L'exil au cœur de la patrie sert de cadre à une transmutation, Louis-Napoléon est décrit comme ressentant désormais les souffrances populaires. Exclu du mouvement de la vie ordinaire, Louis-Napoléon se penche ostensiblement sur le sort des déshérités. Délaissant les analyses abstraites, il prend désormais pour objet de ses réflexions les réalités sociales des plus modestes. Le sort des réprouvés, méprisés par la société des notables, lui serait devenu plus immédiatement compréhensible par les tourments qu'il aurait lui-même traversés. Sa captivité se fait gage de la justesse de ses réflexions sur les douleurs des défavorisés :

Profondément frappé des souffrances des classes laborieuses, habitué dans les longues heures de la captivité au dédain de la politique courante qui fermait les yeux devant les plaies sociales, Louis-Napoléon n'a cessé de méditer sur ces graves question que son avènement semble destiner à résoudre²².

L'Extinction du paupérisme, écrit au fort de Ham, met en exergue cette continuité entre les douleurs de la captivité et la compréhension de la misère sociale : « Je livre mes réflexions au public dans l'espoir que, développées et mises en pratique, elles pourront être utiles au soulagement de l'humanité. Il est naturel dans le malheur de songer à ceux qui souffrent »²³. Proposant la création de colonies agricoles sur les terres incultes que comptent encore la France, il s'agirait d'y installer les ouvriers les plus pauvres, les intéressant à la stabilité de l'ordre social en attachant leurs « intérêts à ceux du sol ». Modèle d'utopie agricole, ces colonies, à la discipline militaire, offriraient un refuge « à cette masse flottante d'ouvriers auxquels la prospérité de l'industrie donne une activité fébrile, et que la stagnation des affaires ou l'établissement de nouvelles machines plonge dans la misère la plus profonde »²⁴.

Ce texte permet, en outre, de faire le lien entre le *Mémorial de Sainte-Hélène* et les axes de la politique économique conduite sous le Second Empire. Un passage, notamment, révèle cette matrice essentielle que continue de représenter le

21. Adrien Pascal, *Histoire de Napoléon III Empereur des Français*, Paris, Barbier, 1853, préface.

22. Frédéric Briffault, *Le Prisonnier de Ham*, op. cit., préface.

23. Louis-Napoléon Bonaparte, *L'Extinction du paupérisme, Œuvres complètes*, t. II, Paris, Plon, 1869 [1844], p. 110.

24. *Ibid.*, p. 127.

Mémorial dans l'élaboration de la pensée sociale de Louis-Napoléon. Le modèle associatif, censé soutenir de ses capitaux les colonies agricoles, est rapproché du mode de fonctionnement de la compagnie anglaise des Indes orientales. Or, la comparaison ne pouvait manquer de renvoyer à la réflexion de Napoléon I^{er} sur cette même compagnie, dont il admirait la puissance, tout en déplorant les entraves portées à la liberté du commerce :

L'empereur, revenant ensuite à la compagnie des Indes, a dit que c'était une grande question que le monopole d'une compagnie, ou la liberté du commerce pour tous. [...] Le commerce libre [...] tenait à toutes les classes, agissait toutes les imaginations, remuait tout un peuple ; il était tout à fait identique avec l'égalité²⁵.

Par delà l'inspiration utopique, nullement originale dans le cadre du premier socialisme, Louis-Napoléon enracine ses projets d'amélioration sociale dans la continuité de l'œuvre de la Révolution, l'égalité civile et la souveraineté populaire ayant pour communs garants les principes napoléoniens.

Cette pensée d'exil devait inspirer certaines initiatives ultérieures, du soutien offert par le régime impérial aux caisses de secours mutuels jusqu'aux traités de libre-échange, notamment celui conclu en 1860 avec la Grande-Bretagne. Justifiant ses initiatives en faveur de la liberté du commerce, l'empereur reprend la logique de dynamique des échanges qui formait le substrat de l'*Extinction du paupérisme* :

Depuis longtemps on proclame cette vérité qu'il faut multiplier les moyens d'échange pour rendre le commerce florissant ; que sans concurrence, l'industrie reste stationnaire et conserve des prix élevés qui s'opposent aux progrès de la consommation ; que sans une industrie prospère qui développe les capitaux, l'agriculture elle-même demeure dans l'enfance²⁶.

Entre proscription et emprisonnement, l'identité politique de Louis-Napoléon s'est forgée dans l'exil. Signe de son importance, ce thème est l'enjeu de débats publics durant la campagne présidentielle de 1848. L'opposition se déchaîne contre le prince apatride, dénaturé sous les traits du Suisse-Errant, que les caricaturistes exhibent en citoyen du canton de Thurgovie prêtant serment au drapeau suisse ou en sergent de ville à Londres, bastonnant les ouvriers. Au contraire, les comités bonapartistes en appellent aux œuvres des temps d'exil, gages du dévouement du candidat à la cause populaire. Le *martyre* de l'exil est surtout instrumentalisé contre Cavaignac. Face au mitrailleur de juin 48, des poésies, attribuées à des transportés écrivant depuis les pontons de Brest, en appellent à la compassion de l'homme qui a traversé de semblables injustices :

Captif, souffrant, brisé, je te lègue mon vœu,
Si tu fus exilé, comme toi nous le sommes ;
[...] L'homme qui, dans l'exil, a connu le malheur,

25. Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Gallimard, 1956 [1823], t. II, p. 282.

26. Louis-Napoléon Bonaparte, « Lettre de l'empereur au ministre d'État », janvier 1860, *Œuvres complètes*, Paris, Plon, 1869, t. V, p. 107-108.

Éprouva la sagesse.
Sa prudence est un flot dont l'écume caresse
Le salut ! le bonheur ! Si nous sommes vaincus, ne fut-il pas victime ?
Comme nous, il souffrit dans sa captivité.
Comme nous il est grand ! Il jette dans l'abîme
L'hypocrite qui ment en disant : Liberté !²⁷

27. *Un Transporté à Louis-Napoléon Bonaparte*, Paris, Proux, s. d.